

## Echos de Cannes 2011

64<sup>e</sup> Festival de Cannes

Du 11 au 22 mai 2011

Jodie Foster, réalisatrice de *The Beaver*, en compagnie de Mel Gibson et son castor, principaux interprètes



## Mon festival de Cannes

Page 2

**Films hors compétition et séances spéciales (7)**

***The Beaver/Le Complexe du Castor***, Jodie Foster, USA 2011 (HorsC)

Page 3

***Midnight in Paris***, Woody Allen, Espagne, Etats-Unis 2011 (HorsC)

Page 4

***Michel Petrucciani***, Michael Radford (HorsC), France, Allemagne, Italie 2011

***Bollywood-The Greatest Love Story Ever Told***, Rakeysh Omprakash Mehra, Jeff Zimbalist (HorsC), Inde 2011

Page 5

***La Conquête***, Xavier Durringer (HorsC), Belgique 2011

***In Film Nist/Ceci n'est pas un film***, Jafar Panahi et Mojtaba Mirtahmasb (HorsC), Iran 2010

***Bé Omid é Didar/Au Revoir***, Mohammad Rasoulof, (UcR) Iran 2011

Page 6

**Films en compétition (17/20)**

***We Need to Talk About Kevin***, Lynne Ramsay (C), UK, USA 2011

Page 7

***Sleeping Beauty***, Julia Leigh (C), Australie 2011

***Habemus Papam***, Nanni Moretti, Italie, France 2011 (C)

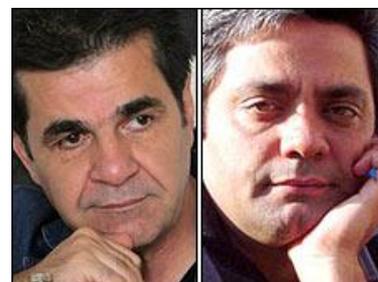
## Panahi et Rasoulof toujours assignés à résidence

**Jafar Panahi et Mohammad Rasoulof**, les deux cinéastes iraniens condamnés par le Tribunal de Téhéran, l'un et l'autre à 6 ans de privation de liberté et à 20 ans d'interdiction de travailler, attendent toujours leur procès. Et chaque grand festival se fait un devoir de parler de ces otages des pouvoirs publics.

En 2010, à l'initiative du Festival de Cannes, de la Cinémathèque française et de la SACD, un appel a été lancé, aussitôt repris par de très nombreuses organisations culturelles et cinématographiques en Europe et dans le monde pour plaider la cause de ces deux victimes de sentences iniques prononcées par le Tribunal de Téhéran.

Une lettre signée par Gilles Jacob (président du Festival de Cannes), Costa-Gavras (président de la Cinémathèque française) et Laurent Heynemann (président de la SACD), a été adressée le 6 janvier 2011 à l'Ambassadeur d'Iran en France, demandant à lui remettre en main propre la liste des 17.000 personnes qui, dans le monde entier, apportent leur soutien aux deux cinéastes muselés.

Cette lettre se termine par cette phrase : « *Nous voulons aussi connaître la situation précise dans laquelle se trouvent Jafar Panahi et Mohammad Rasoulof, et croire qu'il est encore possible de modifier le cours des choses afin de garantir leur liberté et leurs droits fondamentaux* ».



Jafar Panahi et Mohammad Rasoulof, assignés à résidence, ont néanmoins pu, chacun de leur côté, envoyer, par des voies détournées, un film au Festival de Cannes. Un documentaire sur Panahi *In Film Nist* signé Panahi et Mirtahmash; et *Bé Omid é Didar (Au Revoir)*, une fiction de Rasoulof. Le film de Panahi aurait voyagé sur clé USB...

**Vous pouvez encore signer la pétition :**

**[www.ipetitions.com/petition/solidarite-jafar-panahi/](http://www.ipetitions.com/petition/solidarite-jafar-panahi/)**

## Mon Festival de Cannes (suite) :

### Films en compétition (suite)

#### Page 8

*Polisse*, Maïwenn Le Besco (C), France 2011

#### Page 9

*Hearat Shulayim / Footnote*, Joseph Cedar (C), Israël 2011

#### Page 10

*Michael*, Markus Schleinzer (C), Autriche 2011

*The Artist*, Michel Hazanavicius (C), France 2011

#### Page 11

*Le Gamin au vélo*, Jean-Pierre & Luc Dardenne, France 2011 (C)

*The Tree of Life*, Terrence Malick, Etats-Unis 2011 (C)

#### Page 12

*L'Apollonide – Souvenirs de la maison close*, Bertrand Bonello (C), France 2011

#### Page 13

*Le Havre*, Aki Kaurismäki (C), Finlande, France, Allemagne 2011

*Pater*, Alain Cavalier (C), France 2011

#### Page 14

*Melancholia*, Lars von Trier (C), France, Danemark, Suède, Allemagne 2011

*La Piel que habito / La peau que j'habite*, Pedro Almodovar (C), Espagne 2011

#### Page 15

*Ichimei /Hara-Kiri : Death of a Samurai*, Takashi Miike (C), Japon 2011

#### Page 16

*This Must Be the Place*, Paolo Sorrentino (C), Italie, France, Irlande 2011

*La Source des Femmes*, Radu Mihaileanu (C), Belgique, Italie, France 2011

## Commentaires

Ce seront des commentaires de plusieurs sources. Il est des films pour lesquels la rédactrice principale de ces lignes a préféré emprunter et dûment citer d'autres sources, en particulier cinq articles de **Christian Georges**, correspondant à Cannes des quotidiens **L'Express** et **L'Impartial de Neuchâtel**, et responsable **du site e-media**. 38 films sont recensés dans les pages qui suivent, et leur distributeur suisse est indiqué chaque fois que faire se peut. Ils sont présentés par section, et dans l'ordre où nous les avons vus.



## FILMS HORS COMPETITION

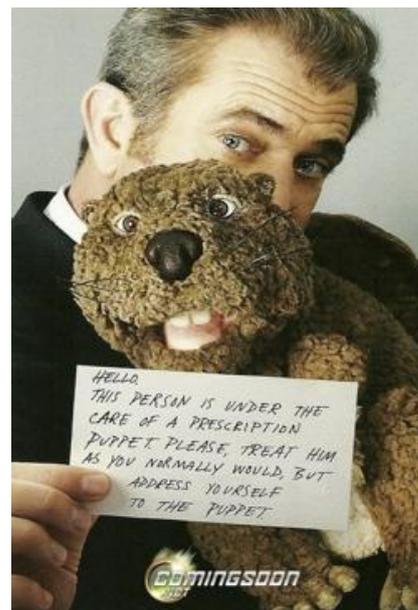
1. *The Beaver/Le Complexe du Castor*, Jodie Foster, USA 2011 (Distribué en Suisse par Ascot-Elite)

Walter Black a tout : une famille aimante, un solide compte en banque, une entreprise familiale pas encore dans les chiffres rouges. Mais il est déprimé, et son quotidien lui pèse. Il se sent prisonnier d'un bonheur illusoire, et sombre tel un zombie dans une grave crise existentielle. Il fuit les siens, rate son suicide et se retrouve dans une chambre d'hôtel, avec un castor en peluche à la main gauche et une bouteille dans l'autre. La peluche lui parle, comme un être à part entière. Et prend peu à peu commande de son être. Si Walter est hésitant, mou, muré dans son silence, le castor est un décideur, un battant et il le dit bien haut. Walter a atteint une nouvelle étape dans sa

psychose, une cassure nette entre deux faces de sa personne, et cette dichotomie pourrait être sa planche de salut. Tout échange avec Walter passe désormais par le castor, le médiateur, l'alter ego. Parmi son entourage, les uns jouent le jeu (surtout son fils cadet), d'autres s'y refusent avec véhémence.



La maladie de Walter provoque une remise en question générale, la sienne, celle de ses proches.



Son fils aîné, un "nègre" talentueux, découvre peu à peu qu'il peut être lui-même sans pour cela

## Mon Festival de Cannes (suite et fin)

Page 17

### Un Certain Regard 8/19)

**Restless**, Gus Van Sant, USA 2011 (UcR)

Page 18

**Trabalhar Cansa/Travailler fatigüe**, Juliana Rojas et Marco Dutra (UcR), Brésil 2011

**Les Neiges du Kilimandjaro**, Robert Guédiguian (UcR), France 2011

**Tatsumi**, Eric Khoo (UcR), Singapour 2011

Page 19

**Halt auf Freier Strecke/Arrêt en pleine voie**, Andreas Dresen (UcR), Allemagne 2011

Page 20

**Loverboy**, Catalin Mitulescu (UcR), Roumanie, Suède 2011

**Oslo, 31. August**, Joachim Trier, Norvège 2011

**Okhotnik/Le chasseur**, Bakur Bakuradze (UcR), France, Russie 2011

Page 21

### Section "Quinzaine des Réalistes" (1/20)

**Code Blue**, Urszula Antoniak, Pays-Bas 2011

### Section Cannes Classics (2/19)

**Puzzle of a Downfall Child / Portrait d'une enfant déchue** (USA 1970), Jerry Schatzberg

Page 22

**Hudutlarin Kanunu/La loi de la Frontière** (Turquie 1966), Lutfi Ö. Akad

### Marché du film (3/900)

**Gadkiy Utyonok/The Ugly Duckling**, Garri Bardine, Russie 2010

Page 23

**South Solitary**, Shirley Barrett, Australie 2010

**My Last Valentine in Beirut**, Salim El Turk, Liban 2011, 3D

(nombre de films vus/nombre de films proposés)

prendre systématiquement le contre-pied de son père : son talent à reproduire n'importe quel style avait fait de lui un fournisseur recherché de travaux scolaires ! Exprimer ce qu'il ressent et désire lui fait peur : il pourrait se retrouver dans une peau qu'il ne veut pas habiter.

Film étrange, traitement habile et sans effets d'une thématique sérieuse et difficile. Il n'y a certes pas "une" façon de traiter des troubles mentaux en général, et de la dépression en particulier. Mais l'idée qu'un objet peut être nécessaire pour s'exprimer et communiquer est assez intéressante.

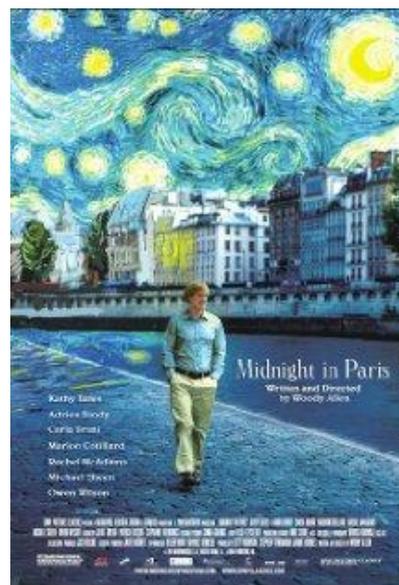
Les situations ne prêtent jamais à rire et Mel Gibson est magnifique dans sa dépendance à cette peluche qui l'a sauvé de la mort. Et qui contribue d'ailleurs à "sauver" le couple, et même toute la famille. Tous les protagonistes ont appris à être à l'écoute des autres.

Le thème de la dualité est donc omniprésent dans le film. Gibson dialogue véritablement avec un autre être accroché à son bras gauche, dont la personnalité et la façon de parler diffèrent fortement des siennes (On jurerait qu'ils sont deux, alors que Gibson fait les deux voix !).

L'intrigue du film est tragique, ce n'est pas une comédie, mais le traitement du sujet sérieux est fait avec finesse et intelligence. Tout étrange que paraisse Walter Black avec son castor au poing, il doit être pris au sérieux. Et on le prend au sérieux, on est ému et les images nous hantent longtemps après le mot FIN.

## 2. *Midnight in Paris*, Woody Allen, Espagne, Etats-Unis 2011 (HorsC) (Distribué en Suisse par Frenetic)

Le film s'ouvre sur un prospectus touristique de la capitale française (on jurerait des cartes postales, pas toujours bien cadrées), une déclaration d'amour par Woody Allen à la Ville Lumière.



Dans son 41<sup>e</sup> long métrage, Woody Allen décrit les tribulations et déambulations nocturnes de son héros, un scénariste pour la télévision, sur le point de se marier et plus du tout certain de le vouloir. Les douze coups de minuit sonnés, il se réfugie dans un Paris imaginaire, un Paris des années 1920 retrouvé, où il croise les chemins de Cole Porter, Ernest Hemingway, F. Scott et Zelda Fitzgerald, Salvador Dali, Luis Bunuel, Gertrude Stein, Man Ray et surtout Adriana, la muse de Braque, Modigliani et Picasso. Le passé est tellement plus attirant et riche que le présent, les années 1920, c'est l'Âge d'Or... Le passé a tellement à offrir, y retourner est un ultime fantasme, irréalisable, un bonheur inatteignable qui nous ramène à nos propres insuffisances. Mais pour Adriana, l'Âge d'Or remonte plus loin... **Midnight in Paris** est une invitation au voyage, à l'évasion dans une autre époque, et à y puiser les richesses qui peuvent nourrir l'inspiration et stimuler la création. Une surdose de nostalgie, peut-être ... Je laisse le mot de la fin à Christian Georges, avec un extrait de son article du 11 mai 2011 : «*J'ai découvert Paris comme les touristes américains de mon film, en 1965*», confiait hier **Woody Allen**. «*Je ne connaissais la ville que par les films. Ici, j'ai voulu la*

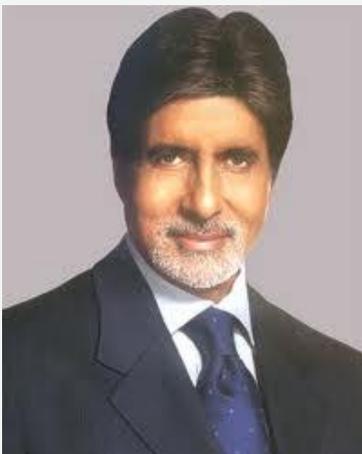
Les dieux de l'Olympe bollywoodienne :



Shahrukh Khan



Aishwarya Rai



Amitabh Bachchan

montrer d'un point de vue émotionnel et subjectif. On a eu la chance d'avoir plusieurs jours de pluie au début du tournage. Je trouve que les villes sont séduisantes sous la pluie, particulièrement Paris.» Le rayonnement de la ville lumière, Woody Allen l'a ressenti très tôt : «Le cinéma européen a joué un rôle énorme dans le fait que je devienne cinéaste. René Clair et Jean Renoir, c'était le film comme art, pas comme moyen industriel de gagner de l'argent ! Pour moi aujourd'hui, ça ne fait aucun doute: je ne suis pas un artiste. C'est un qualificatif que seuls méritent des gens comme Kurosawa, Bergman ou Fellini. Mais je suis heureux. J'ai eu toute la chance dont on peut rêver dans une vie et d'enchaîner ainsi les films.»

Pour soigner l'aspect visuel de «Minuit à Paris», le cinéaste a donné des instructions précises : «Je voulais que Paris soit belle et la photo très chaude, dans les tons rouges, jaunes et bruns. Travailler ces teintes automnales revêt pour moi une signification immense.» A vous de la découvrir, avec émotion, sur ces airs de jazz qui colorent cette nuit très étoilée !"

**3. Michel Petrucciani,** Michael Radford (HorsC), France, Allemagne, Italie 2011 (Distribué en Suisse par Mont-Blanc)

Atteint d'ostéogénèse imparfaite (maladie des os de verre), le pianiste de jazz Michel Petrucciani (mort à l'âge de 36 ans, en 1999) avait réussi, malgré son handicap, à devenir un artiste de renommée internationale. À l'âge adulte, Petrucciani mesurait à peine 1 m, et maintes fois, il s'est brisé les os, son jeu énergique mettant son ossature à rude épreuve. Fils d'un guitariste de jazz, Petrucciani s'éprit du jazz à l'âge de quatre ans en voyant Duke Ellington jouer à la télévision. Il avait à peine 13 ans lorsqu'il donna son premier concert professionnel.



A travers des interviews et des images d'archives, le réalisateur Michael Radford dresse un portrait de cet homme fascinant, doté d'un talent exceptionnel, qui mordait la vie à pleines dents et dont le parcours professionnel fut fulgurant. Petit et fragile, Petrucciani se hissa au rang de géant du jazz. Radford nous fait découvrir le pianiste de génie, l'homme qui aimait les femmes (qui le lui rendaient au centuple), la drogue, l'alcool, les tables bien garnies et qui vécut la vie brève et intense de ceux qui n'ont pas une minute à perdre. On peut regretter que les nombreux intervenants ne soient pas nommés, une indication sur l'écran n'aurait pas fait de mal, l'attention du spectateur se perdant parfois dans des conjectures sur l'identité des témoins. Mais ce bémol ne suffit pas à gâcher l'immense plaisir à connaître cet artiste d'exception par l'habile montage de Radford.

**4. Bollywood-The Greatest Love Story Ever Told,** Rakeysh Omprakash Mehra, Jeff Zimbalist (HorsC), Inde 2011

Le film retrace l'histoire du cinéma bollywoodien (produit à Bombay), énumère ses thématiques, le projette sur contextes historique et social, et offre un survol des plus



Denis Podalydès à la Conquête de Nicolas Sarkozy



Denis Podalydès et Florence Pernel dans "La Conquête"

beaux numéros musicaux du répertoire. Pour les "bollywoodophiles" occidentaux, une occasion de voir de nombreux extraits avec les stars du système Bollywood : Kajol, Aishwarya Rai, Shahrukh Khan, Salman Khan, Hrithik Roshan, Amitabh Bachchan, Abhishek Bachchan, et tous ceux qu'on reconnaît sans les connaître. C'est chatoyant, c'est lumineux, c'est beau et entraînant, et cette vitrine du cinéma hindi a pleinement réussi à donner l'envie de connaître encore mieux la production bollywoodienne.

**5. La Conquête**, Xavier Durringer (HorsC), Belgique, France 2011 (Distribué en Suisse par Pathé)

Entre drame sentimental et thriller politique, ce film à l'humour grinçant raconte l'ascension irrésistible de Nicolas Sarkozy jusqu'à son élection le 6 mai 2007, au second tour de l'élection présidentielle. Les cinq années qui viennent de s'écouler défilent en moments choisis sous nos yeux : le parcours semé d'embûches de Sarkozy, les coups bas, coups de gueule et coups tordus qu'échangent en coulisses les solistes de l'Élysée, trois en particulier : Chirac, de Villepin et Sarkozy. **La Conquête** est le théâtre d'affrontements d'egos démesurés et manipulateurs. C'est aussi l'histoire d'un homme qui perd sa femme alors qu'il gagne sur tous les plans. Portraitiser un politique en plein exercice de ses fonctions et qui a une emprise indéniable sur les médias n'est pas chose aisée. À notre sens, c'est réussi. Ce biopic se base sur une vaste somme d'archives audiovisuelles, d'entretiens et d'articles. Le candidat Sarkozy est mû en permanence par son ambition et ses calculs pour réussir. Il manie avec talent tous les discours, le populiste, le "pipeule", le "pas fier avec l'ouvrier", il module ses déclarations en fonction de ses vis-à-vis, il sait se mettre en scène, racoler dans les villes et les campagnes,

et pratique la démagogie avec un génie politique rare.

Les joutes verbales entre les grands noms de la politique sont de purs instants de comédie : on savoure les vacheries des Chirac, Sarkozy ou autres Villepin que des acteurs talentueux incarnent avec un mimétisme absolument étonnant. Cécilia Sarkozy (excellente Florence Pernel) apparaît comme une femme meurtrie, utilisée par son époux et contrainte de rester à ses côtés (image idyllique du couple présidentiel), alors qu'elle s'était détachée de lui depuis longtemps. L'heure de la victoire présidentielle marque la fin de leur mariage. Y aura-t-il une suite... Grandeur (de Carla) et Décadence (de Nicolas) ?

**6. In Film Nist/Ceci n'est pas un film**, Jafar Panahi et Mojtaba Mirtahmasb (HorsC), Iran 2010 et

**7. Bé Omid é Didar/Au Revoir**, Mohammad Rasoulof, (UcR) Iran 2011

Pour commenter le documentaire de Panahi et la fiction de Rasoulof, les deux otages des autorités iraniennes, je vous propose l'article de **Jacques Mandelbaum**, paru dans **Le Monde** du 9 mai 2011 :

*"C'est ... une surprise de taille que de découvrir ... à Cannes les nouveaux films de l'un et de l'autre, réalisés en résidence surveillée, puis passés sous le manteau jusqu'à la Croisette. Inutile de préciser ce que risquent ces deux hommes, dont la procédure en appel est actuellement examinée par un juge, en bravant l'interdit qui pèse sur eux.*

**Bé Mmid é Didar/Au revoir (Prix de la mise en scène dans la Section "Un Certain Regard") :** Mohammad Rasoulof, dont on a pu découvrir en France un seul long métrage (**La Vie sur l'eau**, 2005), n'y est pas allé par quatre chemins, en osant, dans des conditions forcément minimalistes, la fiction. **Au Revoir**, dont le titre ressemble à une profession de foi,



Eva et Frank, les parents  
(Tilda Swinton /John C. Reilly)  
dans  
*We Need to Talk About Kevin*



Eva et son fils Kevin (Jasper  
Newell)



met en scène une jeune avocate engagée à laquelle l'Etat vient de supprimer sa licence. Enceinte, mariée à un journaliste, opposant passé dans la clandestinité, la jeune femme se retrouve sans moyens de subsistance. Elle décide alors d'avorter et de quitter le pays.

Tourné pour l'essentiel en intérieur et en plans fixes, *Au Revoir* est un film étouffant et désespéré. Il exprime l'insidieuse violence d'un système qui a refermé la nasse sur ses citoyens. À défaut d'être un chef-d'œuvre, c'est un film d'une grande justesse, qui laisse le sentiment que celui-là et nul autre ne devait être réalisé à ce moment-là.

**In Film Nist/Ceci n'est pas un film (séance unique hors compétition) :**

Jafar Panahi (soit dit en passant, le plus grand réalisateur iranien vivant avec Abbas Kiarostami) nous envoie pourtant, avec *Ceci n'est pas un film*, un message aussi nécessaire, mais d'une tout autre teneur esthétique. C'est une auto-mise en scène d'une intelligence, d'une drôlerie et d'une insolence exemplaires. Panahi fait de sa situation le sujet de son film : que fait un cinéaste qui n'a pas le droit de filmer, qui est assigné à résidence, et qui attend qu'on le jette en prison ?

Une vaste gamme de réponses fournit la matière du film. Prendre son petit-déjeuner. Téléphoner à son avocate. Faire des plans de l'appartement. Demander à Mojtaba Mirtahmasb, un ami documentariste, de venir le filmer. Lire un extrait de scénario d'un projet censuré. Méditer avec son iguane de compagnie. Suivre dans l'ascenseur le gardien en plein ramassage de poubelles. En un mot, filmer le désœuvrement, l'angoisse, et en même temps l'extraordinaire refus de la résignation qui les accompagne par le simple fait de les filmer.

Très proche du dispositif de brouillage entre documentaire et fiction ..., le film s'arrête devant les barreaux de la grille de l'im-

meuble...". (JM)

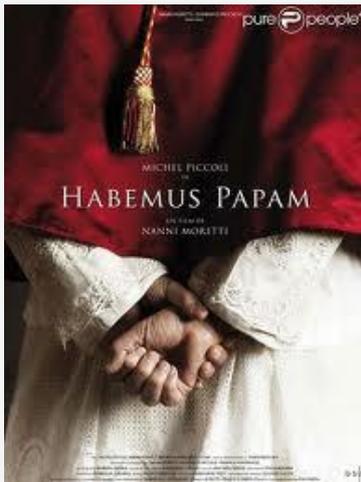
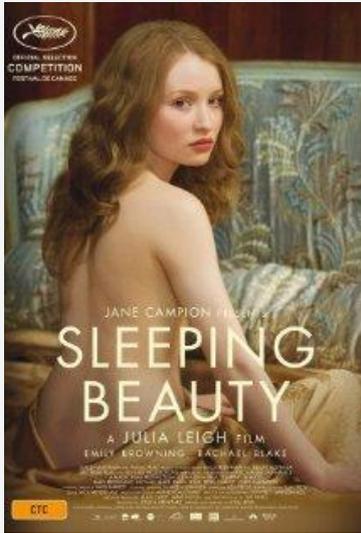
À l'extérieur, c'est une orgie de feux de rue et feux d'artifice, c'est le dernier mercredi avant **Norouz**, (le Nouvel-An iranien qui est en mars de notre calendrier). La rue fête **Tchahar Shambeh Souri**, la Fête du Feu (d'origine zoroastrienne), dont la célébration est réprouvée par les autorités iraniennes.

Un réalisateur qui ne peut réaliser, un homme derrière des grilles qui ne s'ouvrent plus sur une ville illuminée par des feux illicites, tout un symbole ! Les deux films en disent encore plus long par ce qu'ils ne peuvent dire et par ce qu'ils laissent entrevoir.

## FILMS EN COMPETITION

**8. *We Need to Talk About Kevin***, Lynne Ramsay (C), UK, USA 2011 (**Mention spéciale de la Commission supérieure technique pour montage et bande-son**) (Distribué en Suisse par Praesens)

Thriller diabolique ou analyse psychologique d'une relation fondamentalement hostile entre un fils, Kevin, et sa mère, Eva ? Dès sa naissance, l'enfant, hermétique, nihiliste, semble s'ingénier à faire du mal à sa mère. Et à cultiver l'amour aveugle que lui voue son père. La première scène du film est une prise de vue aérienne d'une foule dense (à distance, on croirait leurs corps nus) célébrant la fête de la tomate (La Tomatina), en se vautrant dans des litres de liquide rouge. Eva flotte, le visage radieux, dans la masse rouge. La couleur rouge reviendra la hanter : les murs de sa maison barbouillés de rouge par des voisins malveillants, la masse sanguinolente du hamster dans l'évier, les traces de sang dans l'école. Le film fait des allers et retours entre un présent glauque (Eva, seule, à la recherche de travail, entre deux visites à la prison. Eva se laissant insulter par des furies dans la rue) et un passé dont elle se souvient par bribes désordonnées : sa ren-



Michel Piccoli en Pape récalcitrant dans *Habemus Papam*

contre avec son mari Franklin, son amour du voyage, la naissance de Kevin, celle de Celia. Eva n'était pas prête pour sa première grossesse, elle a souffert en portant Kevin, en le mettant au monde, et tout de suite, le nourrisson lui a pourri la vie. C'était un bébé qui ne cessait de hurler, mettant les nerfs de sa mère à vif. On la voit stationner avec le landeau près de marteaux-piqueurs, pour ne plus entendre les cris ! Plus il grandit, plus Kevin est hostile à sa mère, et câlin avec son père. Eva est maladroite avec lui, elle a peur de lui et essaie vainement de l'aimer. Lorsque naît Celia, la petite soeur, rien ne change. Kevin tient sa mère et sa soeur à distance, et grandit dans son cocon, hostile, distant, méprisant. Puis il découvre l'histoire de Robin des Bois et l'art du tir à l'arc. Fatale attraction... Tilda Swinton en mère incapable d'amour envers son premier-né, et les trois jeunes acteurs qui incarnent Kevin sont absolument parfaits. Plusieurs lectures du film sont possibles, et elles sont toutes fascinantes.

**9. *Sleeping Beauty*, Julia Leigh (C), Australie 2011 (Distribué en Suisse par Xenix)**

Avec son drame érotique dont l'image est d'une esthétique soignée, Julia Leigh nous livre une oeuvre qui fait un peu penser à *Eyes Wide Shut* de Kubrick. L'atmosphère est sombre, et mystérieuse. Une étudiante, Lucy, paie ses études avec toutes sortes de petits jobs : elle travaille dans un restaurant, fait des photocopies dans un bureau et semble même être un cobaye médical. Un jour, elle est engagée comme hôtesse court-vêtue dans un club pour vieux gentlemen. Sa beauté lui vaut une promotion : endormie par un puissant somnifère, elle sera livrée à des sexagénaires venus satisfaire leurs fantasmes dans une chambre d'apparat au mobilier de style. Ils peuvent tout se permettre avec Lucy, sauf la pénétration. La rétri-

buton est généreuse et la seule condition : une totale discrétion. À chaque réveil, elle s'interroge sur ce qui s'est passé, et ne peut répondre. Livrée dans son sommeil artificiel au désir ou à l'impuissance de vieillards lubriques, elle apparaît en victime, mais elle ne sait pas de quoi, et nous non plus.

Emily Browning est d'une beauté pure et diaphane, presque angélique, rappelant celle de la belle Elizabeth Siddal (l'*Ophélie* de John Everett Millais). Au final, un film d'un esthétisme intense, et un drame qui ne se dénoue jamais.

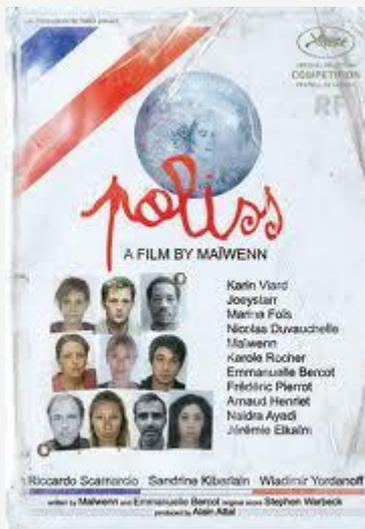
**10. *Habemus Papam*, Nanni Moretti, Italie, France 2011 (C) (Distribué en Suisse par Frenetic)**

Pour le dernier Moretti, je vous cite l'article de **Christian Georges** du 14 mai 2011 :

*"Habemus Papam parle d'un Saint-Père incapable d'entrer dans son rôle, d'un pape épouvanté. Les bouffeurs de curés resteront sur leur faim : Habemus Papam humanise le Vatican en racontant l'élection d'un pape incapable d'entrer dans son rôle. Rumeur de veillée sur la place Saint-Pierre: Jean Paul II est mort. Les images de ses obsèques ouvrent le film de Nanni Moretti. Quand s'ouvre le conclave, la fiction prend le dessus. Chacun des cardinaux prie pour ne pas être élu. Après plusieurs votes, un inconnu du nom de Melville l'emporte: il a le sourire timide de Michel Piccoli et les épaules écrasées par le poids de son prédécesseur. Quand on l'habille en pape, il prend la fuite au lieu d'apparaître au balcon..."*

«Tout homme qui se trouve dans l'obligation de conduire le peuple a toujours un cri plutôt qu'une réponse impossible à avouer. Nous avons tous éprouvé un sentiment de panique face à un événement de vie exceptionnel», disait Michel Piccoli ... à Cannes. «J'ai accepté tout de suite le rôle de ce double pape: un pape d'angoisse et un pape du bonheur de

2 orthographes pour 2 affiches  
du film de Maiwenn



À qui la faute ?



croire en Dieu. Pour moi, terminer avec Moretti, c'est parfait...»

*Pour soutenir l'élu atteint de «sinusite psychique», les cardinaux du film font appel à un psychanalyste athée et divorcé (Nanni Moretti). Mais pas question de poser au nouveau pape des questions sur le sexe, son enfance, le rapport à sa mère, ses rêves...*

«Buñuel disait: "Grâce à Dieu, je suis athée!" "Moi qui ne suis pas croyant depuis ma jeunesse, je suis désolé de ne pas croire", confie Nanni Moretti. Dans mon film, on ne sent pas l'envie d'aller contre ceux qui sont restés profondément ancrés dans la foi. Ça ne m'intéresse pas de dénoncer des choses qu'on sait déjà. Je ne voulais pas me laisser conditionner par l'actualité.»

*Autre poncif évacué, les intrigues vaticanes: «Les spectateurs ne comprennent pas pourquoi les membres du conclave décident subitement de voter pour Melville. On ne voulait pas expliquer les raisons pour lesquelles ils se sont mis d'accord sur son nom. Cela aurait gâché l'effet de surprise et amoindri le personnage, qui n'a du reste rien à voir avec le pape Ratzinger.»*

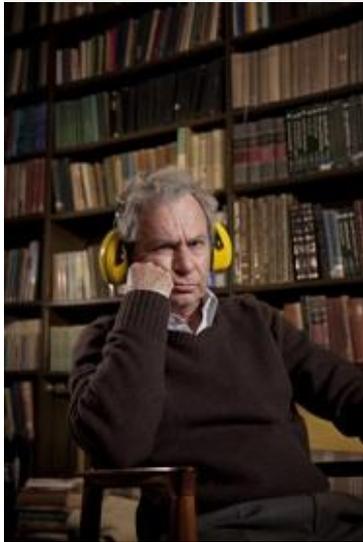
*Le pape épouvanté fugue dans Rome, cherchant la compagnie d'acteurs de théâtre. Le porte-parole du Vatican met en scène la fiction d'une «période de réflexion» du pape dans ses appartements. En l'attendant, les cardinaux s'adonnent à des élévations très peu spirituelles, dans un tournoi de volley-ball. Avec davantage d'onctuosité que d'agressivité, **Habemus Papam** renvoie la religion catholique et ses autorités à des questions irrésolues. Pourquoi ses prélats semblent-ils parfois si désarmés, si hors-jeu, face aux défis concrets de l'existence? Presque enfantins? Une vie de foi mène-t-elle forcément à l'épanouissement de soi ou enferme-t-elle les fidèles dans des cadres étriqués? Qui sert le mieux la cause de l'Évangile: le cérémonial fastueux au Vatican ou le prêtre qui prêche l'humilité dans une*

*église romaine quasi déserte?*

«Ce film ne veut pas donner d'indications précises sur ce qu'il faut faire ou ne pas faire», dit Moretti. «Mais j'ai montré des fidèles qui applaudissent en entendant dire qu'il y a besoin de changement dans l'Église, d'amour et de compréhension pour chacun.» (CGS) Un bémol de taille à ce film : les scènes dans lesquelles le psychiatre organise des tournois de volleyball et de cartes pour distraire les cardinaux, tandis qu'un garde suisse agite les rideaux des appartements papaux pour faire croire que Sa Sainteté est présente. Moretti envahit dès lors l'écran, en maître de cérémonie qui amuse le conclave et soigne la psyché des cardinaux, et le film s'essouffle. Moretti, à mon sens, ne sait jamais s'effacer...

11. **Polisse**, Maiwenn Le Besco (C), France 2011 (**Prix du Jury**) (Distribué en Suisse par Frenetic)

Le quotidien de la Brigade de Protection des Mineurs, ce sont les confrontations avec des pédophiles présumés, les arrestations, les entretiens avec des enfants dénonçant des abus, une recherche constante et intense de la vérité. Et ces officiers de police ne sont pas eux-mêmes à l'abri des problèmes, de couples, de parents. Maltraitance, abus, dérives sexuelles, ignorance crasse peuvent provoquer une indignation légitime, et parfois aussi des fous rires irrépressibles dans les moments les plus impensables. Comment préserver sa vie privée dans un quotidien qui demande un engagement total ? La réalisatrice a développé une fiction sur des faits aussi sordides que réels. Totalement engagés dans leur mission de sauvetage et de traque, les membres de cette brigade n'en sortent jamais indemnes. Souvent, ils doivent être mutés, usés par le poids de leur engagement. Ce ne sont plus des fonctionnaires, ce n'est plus une application de la loi, cela devient



**Le père,  
Professeur Ezekiel Shkolnik  
(Shlomo Bar-Aba)  
dans *Hearat Shulayim*  
(Footnote)**



**L'Affiche du film  
*Hearat Shulayim* (Footnote)  
En haut, le fils, Professeur  
Uriel Shkolnik (Lior Ashkenazi).  
En bas, son père, le Pro-  
fesseur Ezekiel Shkolnik**

une mission accomplie par des soldats mal protégés par des supérieurs lâches, vivant entre eux des jalousies et des tensions qui les rendent eux aussi vulnérables que les mineurs qu'ils doivent protéger. S'ils réussissent souvent à améliorer le sort des autres, ils n'ont plus guère l'énergie de mettre de l'ordre dans leur propre vie. Leurs frustrations personnelles influencent leur mode opératoire, les faisant parfois sortir des gonds. Si le film a un défaut, c'est celui d'accumuler les intrigues et de se disperser, perdant ainsi en crédibilité (par exemple dans la scène finale). Le fils de Maiwenn a un peu maltraité l'orthographe de "Polisse", et elle a choisi de conserver cette graphie pour distinguer son film de celui de Pialat, « Police », de 1985.

**12. *Hearat Shulayim* / Footnote, Joseph Cedar (C), (Prix du scénario) Israël 2011**

Un conflit entre père et fils, tous deux professeurs à l'Université, dans la recherche talmudique. Une satire grinçante entre un père ombrageux et coupeur de pattes de mouches, et son fils, dont l'excellence des travaux, la tendance à la vulgarisation et le charisme suscitent admiration et renommée. Le Professeur Ezekiel Shkolnik (Shlomo Bar Aba) est un solitaire, un ours mal léché, un travailleur infatigable et pinailleur, absolument rigoureux, qui attend depuis des décennies la reconnaissance de son travail. Mais à ce jour, seule une note de bas de page dans l'oeuvre d'un chercheur renommé lui rend justice. Chercheur passionné, dédié corps et âme à l'étude au point d'avoir négligé toute sa vie de communiquer avec sa famille, le patriarche misanthrope n'a, quant à lui, jamais été distingué par ses pairs. Alors que les distinctions pleuvent sur son fils. Dans la séquence d'ouverture, Ezekiel écoute un discours de remerciement de son fils, mâ-

choires serrées, frustré et humilié d'être assis dans la salle. Il s'éclipse pour prendre l'air et se voit interdire de rentrer dans le bâtiment, il a oublié de prendre la contremarque et le vigile, qui ne fait que son travail, ne le connaît pas ! Cet accès refusé cristallise tout le drame du personnage : la non-reconnaissance. S'ensuit une série de quiproquos qui conduisent au sacrifice du fils pour satisfaire les pathétiques ambitions paternelles.

Jusqu'au jour où le sort semble tourner en sa faveur puisque l'Académie semble enfin l'honorer. En effet, chaque année, Ezekiel est candidat au Prix de l'Etat d'Israël, la plus importante distinction académique du pays. Jusqu'ici, un rival, le Professeur Grossmann, qui siège dans le comité de sélection, a veillé à ce que Shkolnik ne soit jamais élu. Mais une erreur administrative a été commise, le prix promis par téléphone au père avait été en fait attribué au propre fils d'Ezekiel Shkolnik, le Professeur Uriel Shkolnik, qui exerce la même profession, mais très différemment. Le comité informe Uriel de sa méprise et lui demande de le tirer de ce mauvais pas : ni son père, ni lui-même, ni le comité ne peuvent perdre la face. Mais Uriel ne peut se résoudre à dire la vérité à son père, et insiste pour que le prix lui soit remis, promesse qu'il arrache contre sa propre promesse de ne jamais se déclarer candidat au Prix et d'écrire le discours de félicitations. Le style du discours le trahira, son père comprendra la confusion, mais n'en montrera rien, parce que l'attrait du prix est plus fort que sa rigueur éthique.

Balade amusante au sein des disputes académiques et de leurs effets sur les individus et leur entourage, amusante projection des bagarres entre talmudistes traditionalistes et modernes. Le film amusera certainement les universitaires, qui sont probablement au fait des querelles et affrontements d'egos dans le milieu. Pour un



La main de Michael (Michael Fuith) sur la nuque du jeune Wolfgang (David Rauchenberger) dans *Michael*



George Valentin et Peppy Miller (Jean Dujardin et Bérénice Bejo) dans *The Artist*

public plus lambda, c'est plutôt stérile et ennuyeux, comme le personnage principal. Peut-on vraiment s'intéresser à un être dont la raison de vivre est accrochée à une note de bas de page ?

**13. *Michael***, Markus Schleiner (C), Autriche 2011

*Michael* est le premier film réalisé par l'Autrichien Schleiner qui fut le directeur de casting attitré de Michael Haneke pendant dix ans. Une chose est certaine : Schleiner a bien étudié Haneke ! Michael Fuith vit seul dans une maison dont portes et fenêtres sont commandées électroniquement. Michael est agent d'assurance, il est propre et gentil, s'acquitte fort bien de son travail, a même des copains mais en règle générale, il se lie peu. Chez lui, au sous-sol, il retient prisonnier un jeune garçon de dix ans. Michael est pédophile. On ne saura pas depuis combien de temps l'enfant est enfermé, ni comment Michael l'a convaincu que ce sont ses parents qui l'ont confié à Michael. On assiste aux derniers mois de leur cohabitation forcée. Michael a aménagé une chambre d'enfant avec crayons et feutres de couleur, livres, DVD, petite télévision, il se veut compagnon de jeu, grand frère, voire père d'un enfant dont il abuse, et dont il n'hésite pas à creuser la tombe, dès que celui-ci semble présenter des signes de maladie ! Il n'hésite pas non plus à essayer de "lever" un autre petit garçon pour offrir un copain à son pensionnaire. Sans succès ! Beaucoup de plans fixes, une lumière simple et crue, une épure narrative, un regard clinique sur un quotidien monotone, étouffant qui provoque un malaise envahissant. Michael semble à bien des égards normal, ce n'est pas un monstre reconnaissable. Et c'est ce qui fait froid dans le dos. Le train-train orchestré par Michael est bouleversé à quelques reprises, et le spectateur, sachant qu'il n'est pas en train de regarder un film hollywoodien, se surprend à souhaiter

que le tortionnaire retourne bientôt chez lui, pour que le prisonnier ne meure pas de faim dans sa cellule ! Un film éprouvant sur un sujet que l'on suppose inspiré de la séquestration de Natascha Kampusch, bien que Schleiner s'en défende. Actualité tristement célèbre.

**14. *The Artist***, Michel Hazanavicius (C), France 2011 (**Prix d'interprétation masculine à Jean Dujardin ; Uggly le chien a reçu la "Palm Dog" qui récompense le meilleur chien apparaissant dans un film en compétition**) (Distribué en Suisse par Praesens)

*The Artist* a été tourné en noir et blanc, en format 4:3 (1,33), et en version pratiquement muette de bout en bout. Une gageure à l'ère du numérique et de la 3D, un défi qu'Hazanavicius, virtuose du pastiche, était pleinement en mesure de maîtriser. Tourné en pleine mutation du cinéma qui passe de la pellicule au numérique, le film évoque une autre révolution : l'avènement du parlant.

On souhaite que *The Artist* dont l'histoire rappelle un film culte de l'histoire du cinéma, *Singin' in the Rain*, de Stanley Donen et Gene Kelly (USA 1952), mais aussi *A Star is Born* de George Cukor (USA 1954) devienne lui aussi un film culte tourné à la charnière de nouvelles technologies du cinéma.

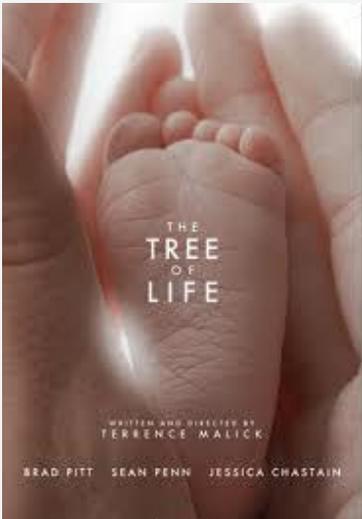
Hollywood, fin des années 1920. George Valentin est une star du muet, (cheveux gominés, fine moustache au dessin variable : un croisement entre Rudolf Valentino et Douglas Fairbanks Jr) au faite de la gloire. Il est sur un piédestal, rien ne semble pouvoir l'ébranler. Héros de films de cape et d'épée, d'aventures ou de salon, il est adulé des foules et des femmes. Son unique et fidèle compagnon : un petit chien extrêmement bien dressé, un Jack Russell terrier (on pense immédiatement à Chaplin et son chien, dans *A Dog's Life*, 1918), qui lui sauve la vie et la



Samantha et Cyril (Cécile de France et Thomas Doret) dans *Le Gamin au vélo*



Le couple O'Brien (Jessica Chastain, Brad Pitt) et leurs trois fils, Jack (Hunter McCracken tout à droite), R.L. (Laramie Eppler) et Steve sur les épaules de son père (Tye Sheridan) dans *The Tree of Life*



mise maintes fois. Côté vie privée, lui et son épouse légitime cohabitent dans le silence. Elle crayonne des moustaches sur tous les portraits de George... et lorsqu'elle demande le divorce, c'est sous forme d'un billet qui est une métaphore du film : "*We need to talk*". En 1927, George est bousculé involontairement, sur le tapis rouge, par une groupie. Les photographes mitraillent l'instantané qui fait la une de la presse "pipeable". On ne tarde pas à découvrir que la jeune femme, Peppy Miller, rêve de faire du cinéma. C'est pour elle l'ascenseur pour la gloire. Le 25 octobre 1929, jour du krach de Wall Street, on assiste à une première - boudée par le public - d'un muet dirigé, produit et joué par Valentin. Pas loin de là, une première d'un parlant avec Peppy Miller, ovationnée par un large public ! La carrière du vétéran décline (comme ce fut le cas pour John Gilbert par rapport à Greta Garbo) à l'aune du succès montant de la jeune femme. Hazanavicius a bien étudié les techniques de caméra du muet, les panoramiques, les travellings, les plans fixes, les gros plans sur des expressions outrées et figées, les intertitres - en anglais - dans le graphisme cher à l'époque. Les deux comédiens principaux, Jean Dujardin et Bérénice Bejo, excellent dans le langage corporel et débordent de charme. Le réalisateur s'est largement inspiré des images de stock et des intrigues des années 40, certains plans rappelant aux initiés *Citizen Kane* d'Orson Welles ou encore *Spione* de Fritz Lang. La bande originale enfin est une forme d'hommage aux accompagnements des films muets.

**15. *Le Gamin au vélo***, Jean-Pierre & Luc Dardenne, France 2011 (**Grand Prix du Jury**) (Distribué en Suisse par Xenix Films)

Cyril est un enfant abandonné par un fils-père immature dans un foyer pour enfants. Son géniteur, irresponsable, est parti sans

ser d'adresse. Cyril est en colère, il ne peut admettre que son propre père le renie. Il lui trouve toutes sortes d'excuses. Pour mieux arriver à retrouver ce père parti sans laisser d'adresse, Cyril supplie une inconnue de l'accueillir le week-end, et elle cède : parce qu'il l'a choisie et qu'elle a beaucoup à donner. On ne saura jamais pourquoi, mais elle est prête à l'aimer comme une mère, et à briser son couple pour lui. Alors que Cyril, braqué sur son père, ne montre aucune reconnaissance envers la jeune femme et se trompe lourdement dans ses choix de figures de père. Il fugue, se débat comme un pitbull enragé si on essaie de l'entraver, pédale comme un forcené à travers la Cité, à la recherche de ceux qui pourraient lui dire où se cache ce père qui ne veut pas être retrouvé. À la fois scrupuleusement honnête et délinquant, Cyril est une étrange figure, sauvagement aveugle aux sentiments sincères de ceux qui le prennent en charge, obsédé par un père qui n'en est pas un. Touchant et triste, un film achevé et poignant des Dardenne.

**16. *The Tree of Life***, Terrence Malick, Etats-Unis 2011 (C) (**Palme d'Or**) (Distribué en Suisse par Ascot-Elite)

Dans *The Tree of Life*, on a tout : une cosmogonie magnifiquement illustrée (avec séquences amibes originelles et autres dinosaures!), une sublime incantation à la nature, au Très-Haut, à l'Amour, à la Vie, le portrait d'une famille du Sud, une vision de l'Au-Delà ....

*The Tree of Life* se compose de quatre segments qui s'articulent sur des critères de Malick seuls connus : parodiant Jean-Michel Jarre, on pourrait parler de "poème achronologique".

Un Prologue sur la mort du fils, le masque de souffrance d'un père et d'une mère, avertis de leur malheur par un télégramme. Dans une cité loin de là, déambulant entre des gratte-ciel de verre et



**Léa (Adèle Haenel) et Madeleine, dite La Juive (Alice Barnole), à qui un client pervers a dessiné un sourire au rasoir dans *L'Apollonide***

métal, leur fils quadragénaire. En ouvrant le film sur la perte d'un enfant, Malick souligne le sentiment d'échec et d'impuissance du père, l'incompréhension devant le malheur.

Une deuxième partie traite des origines du monde, du cosmos, des planètes, de notre planète, de l'origine de la vie dans les mers, sur terre et dans les airs : séquence d'un esthétisme que je qualifierais de forcené. Les magnifiques images sont dignes du National Geographic! Mais elles diluent l'intérêt du spectateur lambda qui a besoin d'une certaine solidité narrative. (Partie qui a semblé interminable audit spectateur ... alors qu'elle ne dure que 20 minutes!)

La troisième et plus longue partie du film observe les rapports pas toujours simples entre un père autoritaire, une mère aimante, généreuse et soumise et leurs trois fils. Jack est l'aîné, le seul et le préféré jusqu'à ce naissent ses deux frères. Il doit soudain partager. Et surtout affronter, en tant qu'aîné, les attentes très hautes d'un père obsédé par la réussite de ses enfants. Puis un tragique événement vient briser l'apparente harmonie familiale...

Enfin l'Épilogue nous donne une vision de l'au-Delà. On retrouve Jack adulte, incarné par un Sean Penn, col-blanc sombre et muet. On le voit s'éloigner sur une vaste étendue collineuse aride, passer un portail et retrouver, sur l'autre versant, une plage sablonneuse, le royaume des âmes disparues, la dimension où il retrouve avec bonheur tous les membres de sa famille...

Malick se moque de toute clarté narrative, il accumule les beaux plans et compose un puzzle visuel sur fond de musique classique choisie et de longs monologues qui s'adressent à un Dieu muet. *The Tree of Life* serait-il un long sermon sur le Paradis Perdu ?

**17. *L'Apollonide***, Bertrand Bonello (C), France 2011 (Distribué en Suisse par Agora)

Bonello a situé le premier épisode de son film dans un bordel de luxe, à l'aube du XXe siècle, âge d'or des maisons dites de tolérance. Huis-clos dans les salons feutrés d'une maison fréquentée par la fine fleur des riches bourgeois parisiens, une "famille" de prostituées vit le quotidien bien contrôlé et organisé par une accorte maquerelle qui les protège et les exploite à la fois. Le film commence tout en douceur, instillant une atmosphère voluptueuse, caressante et pourtant étouffante. Les filles ont des habitués, des protecteurs qui leur veulent du bien, dans la mesure où elles ne quittent pas la maison du plaisir. Le semblant de quiétude sera bouleversé dans cette première époque par l'attaque cruelle et gratuite d'un client qui découpe au rasoir un sourire sur le visage d'une des prostituées : elle sera désormais appelée "la femme qui rit". La malheureuse, défigurée, reste au bordel, pour les tâches ancillaires, et pour une certaine catégorie de clients. Ce drame annonce d'autres malheurs (maladies vénériennes, abandons, trahisons, endettement fatal, grossesses qu'il faut interrompre, etc.). Bertrand Bonello réussit à nous montrer les deux faces d'un univers qui offre luxe, calme et volupté aux clients, et réserve, dans les coulisses, maladie, misère et résignation aux filles. N'était la solidarité qui les unit, elles n'ont rien, elles doivent obéir aux règles, et les règles qui permettent de maintenir les prostituées dans un endettement quasi-permanent, c'est Madame qui les impose (contrôles légal, sanitaire, économique, etc), et qui encaisse. L'esthétique "fin de siècle" du film est magnifique, et n'est pas sans rappeler des grands maîtres de la peinture que les maisons closes ont inspirés (Manet, Toulouse-Lautrec, Derain, Ingres, Renoir et Courbet, etc). Moins audacieux que *La Vénus Noire* d'Abdellatif Kechiche, le Bonello n'en montre pas moins comment la société est prête à profiter des filles de joie,



**Le Docteur Becker (Pierre Etaix) et Arletty (Kati Outinen) dans *Le Havre***



**Vincent Lindon dans *Pater***

qu'elles soient belles ou monstrueuses, tout en adhérant aux thèses qui "prouvent scientifiquement" que les prostituées sont des êtres inférieurs. *L'Apollonide* évoque le déclin des maisons closes, et s'achève un siècle plus tard, lorsque "*l'amour est dans la rue*" phrase illustrée par la séquence finale : les filles faisant le trottoir le long des grandes artères, bottes hautes et minijupes, autres décors, autres uniformes, même vulnérabilité. Entre les repères temporels, il y a eu la loi dite Marthe Richard de 1946. Le film enchaîne les beaux décors, des images de tissus veloutés ou soyeux, de peaux satinées, de jeunesse et de beauté, des impressions de parfums capiteux, et ne cesse de réinventer de très beaux plans des ces esclaves d'amour. Il n'empêche, malgré la beauté des séquences, malgré les clins d'oeil à Victor Hugo (*L'Homme qui Rit*) ou à Maupassant (*La Maison Tellier*), malgré la musique soul, *L'Apollonide* ne peut s'empêcher de tourner un peu à vide.

**18. *Le Havre***, Aki Kaurismäki (C), Finlande, France, Allemagne 2011 (**Prix Fipresci de la Critique internationale et Mention spéciale du Jury Oecuménique**) (Distribué en Suisse par FilmCoo-pi)

Kaurismäki a situé dans les quartiers ouvriers du Havre son histoire de la rencontre entre jeune immigré clandestin et un homme de lettres reconverti en cireur de chaussure, Marcel Marx (sic). Kaurismäki signe en quelque sorte la version finlandaise de **Welcome**. Marx s'exprime dans un français châtié. Il manie l'imparfait du subjonctif avec une très grande aisance, et mène une vie bien réglée entre sa femme Arletty, son chien Laïka, et le bistrot où il boit (tout sauf de l'eau) quotidiennement. Autre personnage qui lève le coude : l'inspecteur Monet, qui traque le clandestin sans conviction. Le jour où Marx

tombe sur un jeune black qui vient de s'extraire d'un container échoué sur le port et qui cherche à gagner l'Angleterre, sa vie change. Il héberge le jeune clandestin et avec le soutien de quelques amis du voisinage, organise son passage en Angleterre depuis la belle France où sévit la chasse aux sans papiers.

Jouant sur l'anachronisme et le contraste, Kaurismäki raconte (dénonce) la France d'aujourd'hui dans des décors des années 1960, avec des protagonistes qui portent des noms "référentiels" : de l'historien Karl Marx, de l'actrice française Arletty, du premier chien dans l'espace, du réalisateur Jacques Becker, de l'impressionniste Claude Monet, etc. Kaurismäki porte un regard compatissant sur les parias et rassemble des personnages dont l'humanité éclaire ce monde caractérisé par son indifférence au sort d'autrui. Son film n'est ni un pamphlet politique, ni une revendication sociale, ni un mélodrame, mais un récit plein de sensibilité, de tendresse, d'humour et d'optimisme sur un sujet grave, mais peut-être pas désespéré.

**19. *Pater***, Alain Cavalier (C), France 2011 (Distribué en Suisse par Pathé)

Je laisse **Christian Georges** commenter ci-après le "**Président, le temps d'un film**" dans son article du 19 mai 2011 : "*C'est du côté d'Alain Cavalier qu'est venue l'éclatante surprise de la compétition .... Ce cinéaste de 80 ans réalise en solitaire des films artisanaux et introspectifs. Avec «Pater», il a proposé à l'acteur Vincent Lindon un projet simple comme un jeu d'enfants. Et si je jouais le président de la République? Et si vous étiez mon premier ministre? On se filmerait à deux caméras, sans équipe, quand vous auriez du temps libre. Les deux hommes se prennent au jeu et élaborent des propositions concrètes : partant du cons-*



Kirsten Dunst dans  
*Melancholia*



Le Professeur Ledgard (Antonio Banderas) et Vera (Elena Anaya) dans  
*La Piel que habito*



tat qu'un Français sur deux gagne moins de 1'500 euros par mois, ils décident de rédiger une loi fixant l'écart maximal entre le salaire minimum et le plafond légal. Le film oscille entre blague potache et sérieux absolu. Avec une simplicité de dispositif désarmante, il donne à ressentir à quel point la fonction modifie l'homme, sa manière de penser, de parler, de jouer. Après la projection, Vincent Lindon frissonnait encore des quinze minutes d'ovation qui ont suivi «Pater». «Ce film, on le montrera dans les écoles de cinéma dans 50 ans...» (CGS)

**20.** Lars von Trier (C), France, Danemark, Suède, Allemagne **2011 (Prix d'interprétation féminine à Kirsten Dunst)** (Distribué en Suisse par Frenetic)

La parole à **Christian Georges** qui a titré son article du 19 mai 2011 : **"Melancholia", opéra solennel du trépas** :

« Penelope Cruz a posé un lapin à Lars von Trier : elle devait tenir le premier rôle dans **«Melancholia»**. Son désistement a permis à Kirsten Dunst de donner la réplique à Charlotte Gainsbourg et Kiefer Sutherland. Tour à tour solaire et lunaire, la blonde actrice de **«Marie-Antoinette»** est parfaite dans ce film qu'on lit comme le bulletin de santé du Danois dépressif. Comment va Lars von Trier ? **«Antichrist»** nous l'avait laissé en pleine crise de bile noire et de misanthropie. **«Melancholia»** ne triche pas avec son titre. Le réalisateur y regarde le monde environnant comme une catastrophe au ralenti, qu'il place sous le signe du romantisme allemand et de Visconti pour lui donner du style. Durant le même Festival de Cannes, deux cinéastes auront donné à leurs films une ampleur cosmique, avec des finalités opposées. Alors que Terrence Malick remonte au Big Bang et célèbre le vivant sous toutes ses formes dans **«L'Arbre de vie»**, Lars von Trier donne à voir la destruction de la Terre et la dispa-

rition de toute vie dans l'univers comme un soulagement. Après un prologue wagnérien entre féerie et cauchemar, le crépuscule des humains se joue dans un merveilleux château suédois. Justine (Kirsten Dunst) célèbre son mariage, mais le rituel se détrique et tourne à l'aigre, comme l'avait prédit sa mère (Charlotte Rampling). Les masques du bonheur tombés, la lumineuse planète Melancholia peut se rapprocher de la Terre et Justine lui trouver «un air amical». Lars von Trier dit avoir travaillé deux ans «avec grand plaisir» sur ce film qui a la solennité parfois grandiose d'un opéra. Tout n'est pas perdu." (CGS)

**21.** **La Piel que habito / La peau que j'habite**, Pedro Almodovar (C), Espagne **2011 (Prix de la Jeunesse et Prix de la Commission supérieure technique pour la lumière)** (Distribué en Suisse par Pathé)

Le Professeur Ledgard, chirurgien esthétique de renom, est devenu LE spécialiste de la peau (la Piel), depuis la mort de sa femme, brûlée vive. Douze ans après le drame, il peut annoncer à ses confrères qu'il a réussi à créer une peau résistant aux pires agressions du temps et de l'environnement, en particulier aux flammes. Une peau parfaite que l'on ne peut distinguer de la peau véritable. Les docteurs Frankenstein de tous bords sont, par essence, des êtres qui veulent jouer à être Dieu, et qu'on associe aux forces du Mal. On les rencontre surtout dans les films d'horreur avec leurs sombres secrets : ici, une pensionnaire à l'étrange beauté dans une vaste pièce insonorisée de la clinique Ledgard, en fait, l'unique pensionnaire. **La Piel que habito** est à la fois un film d'horreur, un mélodrame, un thriller psychologique, non dénué de touches absurdes, voire comiques. Le film évoque les dérives scientifiques et les cobayes humains : on y parle de la perte



**Le samouraï Hanshiro (Ebizo Ichikawa) dans Ichimeï**



**L'affiche cannoise de Ichimeï**

d'êtres aimés, de la vengeance et de la folie. Progressivement, le film dévoile le passé du brillant scientifique qui a perdu femme et fille. Le terrible secret du Professeur est intimement lié à ces disparitions.

Almodovar joue avec des décors qui rappellent le patchwork que peut devenir un corps livré au couteau du chirurgien, il accumule les éclairages insolites, les jeux de couleurs, les variations de textures de la matière. Un film d'horreur revisité par Almodovar, c'est propre, calme, incisif, déconcertant et pourtant familier : on y retrouve les habituelles ambiguïtés sexuelles et les problèmes de filiation chers au réalisateur. Malgré son artificialité extrême, **La Piel que habito** réussit à nous inquiéter. La construction en puzzle maintient le suspense jusqu'au bout. Et pour conclure cette recension d'un Almodovar de grand cru, je vous cite un extrait de l'article du 20 mai 2011 de **Christian Georges** : "A travers lui (Le Professeur Ledgard), Almodóvar projette la figure du cinéaste démiurge, voleur de feu tel Prométhée. Comme si celui-ci avait le pouvoir de se venger des plaies du réel en donnant la vie à des créatures issues de ses propres fantasmes. Comme si les images pouvaient recouvrir ces plaies (le deuil, le viol ou même son sexe d'origine) d'une peau réparatrice..."

«J'ai repensé à Frankenstein une fois le film terminé», disait hier le cinéaste à Cannes. «Le livre de Mary Shelley est très lié à l'invention de l'électricité. Aujourd'hui, ce sont les recherches sur le génome et la transgénèse qui n'appartiennent plus à la science-fiction. J'ai voulu faire un film dans lequel le corps aurait plus d'importance que la vision du sang. Surtout pas de «gore»! «Les Yeux sans visage» de Franju est une référence évidente. C'est un film que je connais par cœur. Mais j'ai beaucoup étudié aussi les films de terreur des années 1940. Au départ, je pensais faire un film «à la manière de

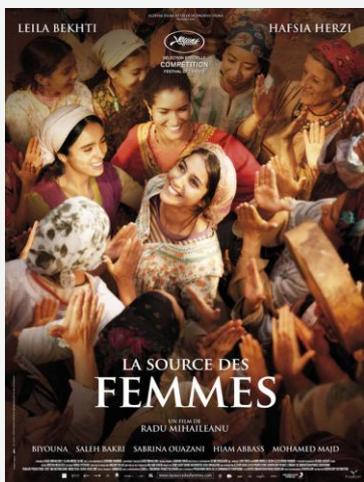
Fritz Lang», muet et en noir et blanc.» *A l'arrivée, il a les couleurs de la révolte contre tout ce qui démange,*" (CGS).

**22. Ichimeï /Hara-Kiri : Death of a Samurai**, Takashi Miike (C), Japon 2011

Voulant mourir dignement; un samouraï sans ressources, Hanshiro, demande à commettre un suicide rituel devant les guerriers du prestigieux clan Li. L'intendant Kageyu tente de décourager Hanshiro, en lui racontant le destin tragique d'un jeune ronin (= samouraï sans maître), Motome, venu récemment avec la même requête. Hanshiro est bouleversé par le récit, mais persévère néanmoins dans sa décision de mourir dans l'honneur. Au moment de commettre hara-kiri, il présente une ultime requête : il désire être assisté dans son acte par trois lieutenants de Kageyu qu'il désigne nommément. Les trois sont absents, par une étrange coïncidence. Sommé de s'expliquer, Hanshiro révèle ses liens avec Motome et livre le récit tragique de leurs vies. Kageyu comprendra qu'Hanshiro ne veut pas mourir sans avoir fait couler le sang des bourreaux de Motome. Le récit dont le point de vue est plein de compassion envers la souffrance des protagonistes, privilégie la description des émotions humaines à celle des actes de violence. Dans un XVIIe siècle où règne la paix, de nombreux samouraïs se retrouvent au chômage, ayant perdu toute possibilité de gagner leur vie par l'art de la guerre : le ton funèbre est ainsi donné. Certains ronins, comme Hanshiro, ont recours à un gain auxiliaire, quand la possibilité s'offre à eux : Hanshiro fabrique des ombrelles. D'autres ne trouvent rien, et parmi ces malheureux, d'aucuns n'ont rien trouvé de mieux qu'aller prétendre, à la cour de riches princes, qu'ils étaient au bord du suicide. Ce qui a valu à plus d'un un engagement, ou une donation. Mais les faux suicidaires



Sean Penn dans *This Must Be the Place*, de Paolo Sorrentino



sont devenus légion, et le malheureux Motome en a fait les frais.

Cette nouvelle version de **Seppuku** de Makasi Kobayashi (1962) a eu moins de chance que l'original, qui était reparti de Cannes avec le Prix du Jury. La version Miike est empreinte de dignité et de désespoir, jusqu'au final, un combat violent d'un seul contre tous, un ballet-poursuite sanglant sous la neige. Une scène particulièrement insoutenable est celle évoquée par l'intendant, le seppuku rituel (coupure au ventre) au moyen d'un sabre en bambou, laceration interminable, du ronin Motome.

La technologie 3D est très discrète, jusqu'à l'épilogue, l'affrontement final dans le palais entre Hanshiro et la cinquantaine de samourais qui ont mission de le tailler en pièces. Là, la juxtaposition de feuilles automnales rouges, de flocons de neige, de voiles ou de parois de papier déchirées sur des scènes d'une folle violence donne soudain à la 3D toute sa justification.

**23. *This Must Be the Place*, Paolo Sorrentino (C), Italie, France, Irlande 2011 (Prix du Jury Oecuménique)** (Distribué en Suisse par Frenetic)

Cheyenne est une ancienne star du rock. Il a 50 ans, mais cultive toujours et encore le look gothique de ses vingt ans. Il vit dans une superbe maison, avec une femme qu'il aime et qui l'aime, il est un amant tendre, sage et prévenant, aussi incroyablement que cela puisse paraître. Timbre de voix doux et plaintif, silhouette de vieux gamin chétif, Cheyenne s'exprime avec lenteur et réflexion (on l'a fort bien qualifié quelque part de "Droopy Rock Star"). Ses aphorismes sont dignes d'un vieux sage.

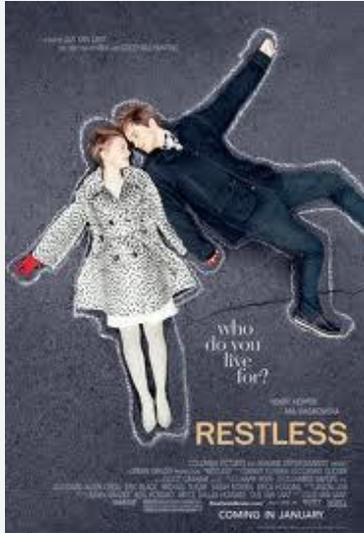
La mort de son père, avec lequel il avait coupé les ponts, le ramène à New York. Pour créer un lien avec ce père qu'il n'a pas su aimer, Cheyenne décide de poursuivre sa quête, de retrouver le nazi qui l'avait humilié et de venger son

père. Il entame, à son rythme lymphatique, un voyage à travers l'Amérique. Réunir un ancien nazi et un quinquagénaire ex-rockstar, c'était l'idée de départ de Sorrentino. Puis le film lie plusieurs thèmes, la mort du père que l'on a renié, le rapprochement posthume par l'endossement de la quête paternelle, le destin tragique des victimes des Nazis, la dépression d'avoir été et de ne pas être. C'est aussi l'histoire d'un pardon et d'une libération. Le film est d'une grande originalité, le personnage de Cheyenne hors du commun, attachant et charismatique. En s'attachant au pas du personnage de Cheyenne dans ce "road movie existentiel", rockstar dépressive et un peu somnambule, on a le sentiment de faire le voyage intérieur d'un homme à la recherche de ses racines, de son moi adulte et sans fard, de son besoin d'amour, de réconciliation, d'espérance et de pardon au travers d'une quête de vengeance".

**24. *La Source des Femmes*, Radu Mihaileanu (C), Belgique, Italie, France 2011 (Distribué en Suisse par Frenetic)**

Cela se passe de nos jours dans un petit village, quelque part entre l'Afrique du Nord et le Moyen-Orient. Ni électricité, ni eau courante, à peine un peu de réseau à un endroit précis, un téléphone portable pour tout le village, et pour qui sait un peu lire, la lecture le soir, à la faible lumière d'une lampe frontale à pile... Pour aller chercher l'eau à la source, les femmes, chargées de seaux, doivent gravir la montagne, sous un soleil de plomb, et ce, depuis la nuit des temps. Tandis que les hommes palabrent sur une terrasse en buvant du thé et en déplorant jusqu'à plus soif que les autorités du pays ne fassent rien pour améliorer leur sort, les femmes s'occupent de tout. Et le vent de la révolte commence à se lever.

Leila, une jeune femme d'un autre village, épouse de l'instituteur,



**Annabel (Mia Wasikowska) et Enoch (Henry Hopper) dans *Restless***

propose aux femmes de faire la grève de l'amour tant que les hommes ne changeront pas. Leila sait lire et écrire, elle en sait donc plus que toutes les femmes, et une bonne partie des hommes du village. Soutenue dans sa proposition par la matriarche du village, Vieux Fusil (Biyouna), elle propose à ses consœurs de refuser tout sexe tant que les hommes n'iront pas chercher l'eau, pis, tant qu'ils les traiteront comme des bêtes de somme. La plupart des femmes du village se rallient à leur cause. D'autres, comme la belle-mère de Leila, soutiennent mordicus la suprématie masculine. La lutte pour la reconnaissance et le chemin vers l'égalité sont longs et semés d'embûches. Mais le conte musical de Mihailleanu ne manque pas d'optimisme.

La photo est belle, l'endroit rustique et pittoresque à souhait, et on écoute avec plaisir les chants des combattantes pour les droits de la femme. Mihailleanu a écrit un conte plein de charme et de sensibilité, dans un style très brechtien, les chants provoquant avec brio le *Verfremdungseffekt* (distanciation chère à Brecht) favorable à la réflexion. Tourné dans une langue et une culture étrangères au réalisateur français d'origine roumaine, **La Source des Femmes**, chanté et parlé en arabe, y a gagné une sorte d'universalité. Cette fable pourrait se jouer dans n'importe quel bled reculé, où la tradition et la loi des anciens s'opposent à toute évolution. Mihailleanu ne manque pas d'ajouter des touches d'humour au récit, en montrant ses interprètes fascinées par des telenovelas mexicaines, et échangeant des mots doux en espagnol. Ou encore se gaussant des non-prouesses sexuelles des hommes du village. Mihailleanu a certes vu un peu grand : tous les combats lui sont légitimes, qu'il s'agisse de machisme, d'islam, d'analphabétisme, d'esclavagisme des femmes, de mariages arrangés avec des fillettes, il touche à tout.

Mais sa fable est belle et optimiste. Un vrai « feel good movie ».

## **SECTION "UN CERTAIN REGARD"**

**25. *Restless*, Gus Van Sant, USA 2011 (UcR)**

Pour ce film, c'est **Christian Georges** qui vous livre ses impressions dans son article du 13 mai 2011 :

*"Gus Van Sant reste le portraitiste le plus sensible des adolescents d'aujourd'hui. Son dernier film «Restless» a ouvert en beauté la section «Un Certain regard».*

*Il fallait y penser: pour jeter des yeux neufs sur la jeunesse, commençons par la dépouiller de tout ce qui encombre le regard. Exit les gadgets électroniques et les fringues, exit les loisirs convenus! On ne verra pas l'ombre d'un portable dans tout le film. Pas le début d'une page Facebook. Et pourtant, tout tournera autour de la communication, à la fois réelle et virtuelle.*

*En âge de fréquenter le lycée, Enoch et Annabel se rencontrent à la faveur d'une drôle de marotte: ils aiment suivre incognito les funérailles de personnes inconnues. Rien de pervers dans cette habitude. Enoch a manqué les obsèques de ses parents, morts dans un accident de voiture, alors qu'il luttait entre la vie et la mort à l'hôpital. Annabel, quant à elle, sait que son cancer du cerveau ne lui laisse plus que quelques mois à vivre.*

*Il s'est construit une bulle, en retrait de l'existence. Elle est enjouée et extravertie. Que peut-il se passer entre deux êtres qui n'ont pas d'avenir ensemble? «Je peux t'aider à te préparer», dit Enoch à son amie. Tout l'art de Gus Van Sant consiste à observer avec empathie les modalités d'un tel programme. Dans l'automne frisquet de sa ville de Portland et*



**Michel (Jean-Pierre Darroussin) et Marie-Claire (Ariane Ascaride) dans *Les Neiges du Kilimandjaro***

*jusque dans la nuit de Halloween, c'est une bienfaitante douceur qu'il fait paradoxalement ressentir. Car chaque image semble vouloir remonter aux sources de l'affection qui unit deux êtres. La beauté ne se commande pas. Mais elle surgit inévitablement quand un tel cinéaste croit les adolescents capables d'inventer des gestes et des mots, des « premières fois » qui n'ont pas le ton convenu des formules des adultes. Devant tant de justesse, on s'étonne qu'un tapis de musiques sentimentales recouvre la plupart des séquences avec une insistance inhabituelle chez Gus Van Sant.» (CGS)*

**26. *Trabalhar Cansa / Travailleur fatigué*, Juliana Rojas et Marco Dutra (UcR), Brésil 2011**

Helena, avenante trentenaire, est sur le point de réaliser un rêve : elle a assez d'économies pour acheter sa propre supérette. Elle engage une jeune fille pour s'occuper de sa fillette et de son ménage, tandis qu'elle entreprend d'installer son commerce et de garnir les rayons. Lorsque son mari Otavio perd son poste de cadre, elle se retrouve seule à assurer l'entretien de la famille. Pour ne pas arranger les choses, elle découvre des coulées et des puanteurs suspects dans les murs et sols du magasin qui attirent sans doute le molosse noir posté à la sortie du magasin et qui ne cesse d'aboyer. On trouve derrière les rayonnages une dent géante, puis un collier clouté qui a dû au moins appartenir au monstre des Baskerville !

Des denrées disparaissent, des clients critiquent les prix, les affaires ne marchent guère. De son côté, Otavio va d'interview d'emploi à l'autre, tous plus humiliants les uns que les autres. ***Trabalhar Cansa*** mêle un drame familial dans un contexte social paralysé par le chômage et un film d'horreur. Deux genres qui ne sont pas traités de manière aboutie, aucune explication n'étant donnée

quant aux mystérieuses trouvailles. Lesquelles sont peut-être des symboles de l'angoisse découlant d'une situation économique précaire dans un pays lui-même en proie à la crise... Allez savoir.

**27. *Les Neiges du Kilimandjaro*, Robert Guédiguian (UcR), France 2011 (Distribué en Suisse par Agora)**

L'Estaque à Marseille est le terrain de tournage favori de Guédiguian. Il y est né, il y a réalisé la plupart de ses films, avec sa famille cinématographique. Ceux-ci ont vieilli, ils sont maintenant grands-parents. Michel vient d'être licencié, mais cela n'a pas encore assombri son bonheur de vivre avec Marie-Claire, ils s'aiment depuis 30 ans. Ils sont fiers de leurs enfants, petits-enfants, de leur engagement syndical et social. Mais un jour, deux hommes masqués et armés font irruption dans leur vie et les dévalisent. Le couple dépose plainte, la machine judiciaire se met en marche. Lorsqu'ils découvrent que l'agression a été orchestrée par un camarade de Michel licencié en même temps que lui, Michel et Marie-Claire sont désarçonnés. Ce Christophe vit seul avec ses deux petits frères et s'il a volé, c'est pour les nourrir.

Malgré le titre (d'une nouvelle d'Ernest Hemingway) qui évoquerait une grande aventure, ***Les Neiges du Kilimandjaro*** raconte une simple fable sociale, avec des protagonistes simples, une fable émouvante marquée par la chanson ***Les Neiges du Kilimandjaro*** de Pascal Danel, laquelle ponctue le film. L'idée du film est venue à Guédiguian en relisant, dans la ***Légende des Siècles*** de Victor Hugo, ***Les Pauvres Gens***, poème qui évoque la mort de la femme du pêcheur parti en mer. Dans le film, le couple dévalisé décidera d'adopter les gamins. Belle humanité comme on en rêve ! On se croirait un peu chez Pagnol, chez de braves gens qui ont le coeur à



**Frank (Milan Peschel) et son fils Mika (Mika Seidel) dans *Halt auf Freier Strecke***

**Images tirées du film d'animation *Tatsumi***



gauche et un peu honte de vieillir avec le porte-monnaie plutôt à droite. Guédiguian se préoccupe une fois de plus du chômage, des gens vivant en dessous du seuil de pauvreté, de la responsabilité sociale de chacun, de la solidarité. Il brosse un tableau idéalisé et attendrissant des milieux populaires, et montre ce qui devrait être, à défaut de ce qui est.

**28. *Halt auf Freier Strecke / Arrêt en pleine voie*, Andreas Dresen (UcR), Allemagne 2011 (Prix "Un certain Regard") (Distribué en Suisse par FilmCoopi)**

Filmer l'inexorable glissement vers la mort, l'incapacité progressive, la perte de l'autonomie et du contrôle de soi, la dégradation physique et psychologique, les prémices de la démence, les étapes de peur et de révolte, c'est ce qu'a réussi Dresen dans cette sorte de télé-réalité de qualité. Le film s'ouvre sur un diagnostic brutal : Frank, la quarantaine, est atteint d'une tumeur au cerveau, incurable et inopérable. Ni rayons ni chimio ne lui seront d'un grand secours, il n'a plus que quelques mois à vivre. Pour Frank, sa femme et leurs deux enfants commencent un calvaire. Tourné souvent caméra à l'épaule, le film nous fait pénétrer dans l'affectif, l'intimité des protagonistes, leur dur apprentissage du renoncement, leur révolte, leur lassitude, leurs accès d'espoir. Il pénètre dans les derniers retranchements de la vie d'un homme rongé par la maladie, peu à peu diminué. Le titre français, "en pleine voie", évoque un train arrêté entre deux gares (der Zug hält auf freier Strecke). Les enfants sont encore petits, les parents jeunes, ils avaient tant de projets ensemble. Le film est bouleversant sans être misérabiliste ni tire-larmes, il montre le quotidien de la maladie sur un ton juste. Dresen nous livre la chronique d'une mort annoncée en réussissant même à nous faire rire. Ni héros ni martyrs ne provoquent une surcharge émotion-

nelle. La musique est discrète, on sombre vers l'inexorable sans suspense d'aucune sorte. Dresen alterne les prises de vue caméra avec des séquences filmées avec l'iPhone de Frank. Et toujours, dans les moments qui pourraient être poignants, comme lorsque le petit garçon de Frank demande à son père s'il va mourir, Dresen désamorce habilement, pour éviter le sensationnalisme. Ici avec la question suivante de l'enfant : "Kriege ich dein iPhone ?"

**29. *Tatsumi*, Eric Khoo (UcR), Singapour 2011**

Le film *Tatsumi* est un coup de chapeau à l'artiste, né à Osaka le 10 juin 1935, pionnier du gekiga (manga destinée aux adultes). Le terme "gekiga" signifie "dessins dramatiques" et a été créé par Tatsumi en 1957. Il contient "l'idée de drame (geki), et par analogie phonétique, l'idée de violence, de force, d'intensité. Par extension, le gekiga désigne les oeuvres publiées dans les années 1960, 1970 qui abordent des sujets graves censés correspondre aux préoccupations ou à la sensibilité des adultes" (Wikipedia). Le film propose, en animation, cinq histoires de Tatsumi mises en relation avec sa propre histoire. Il avait dix ans à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale. Il a commencé enfant à dessiner, croquant les gens autour de lui, les paysages dévastés, le Japon sortant lentement du cauchemar et reprenant tant bien que mal goût à la vie. Longtemps, Tatsumi a décrit les traumatismes, les blessures, le calvaire de son pays dont il critique aussi violemment certaines dérives sociales. Pour ce faire, Eric Khoo s'est basé sur une autobiographie de Tatsumi : **Une Vie dans les Marges - Fresque Historique Autobiographique**. Une incursion intelligente et émouvante dans l'univers d'un grand maître des mangas nippones.



Luca (George Pistereanu) et l'une de ses conquêtes dans *Loverboy*



Anders (Anders Danielsen Lie) dans *Oslo, 31. August*

**30. *Loverboy***, Catalin Mitulescu (UcR), Roumanie, Suède 2011

Un "Loverboy" est une sorte de rabatteur. Luca est beau, jeune, grand et svelte, marcel immaculé, superbe crinière brune, tatouages suggestifs, il a tout pour plaire ! Il se sert de ses indéniables atouts pour séduire des adolescentes, puis les convaincre d'intégrer un réseau de prostitution de Constanta, où elles seront formées puis envoyées vers d'autres destinations. Luca possède un garage à Hârsova, un petit village sur les rives du Danube, et il a des dettes. Ses quelques connaissances en mécanique lui permettent d'entretenir sa moto sur laquelle il emmène ses conquêtes, la chevelure au vent. Un jour, il tombe amoureux d'une de ses proies, Veli. Le film n'est ni une docu-fiction (on n'en apprend guère sur les mécanismes du trafic de femmes) ni un réquisitoire contre ledit commerce. C'est une curieuse et triste histoire d'amour. Veli vendra son corps pour aider Luca financièrement, sans y être forcée, elle s'y prête sans peur ni dégoût. Lui est dénué de passion, il se contente d'être, il se regarde dans le regard des autres et n'exprime rien ou presque. On n'éprouve aucune empathie, ni pour Veli, ni pour leur couple, ni pour le sordide mal-être ambiant.

**31. *Oslo, 31. August***, Joachim Trier, Norvège 2011 (Distribué en Suisse par Look Now)

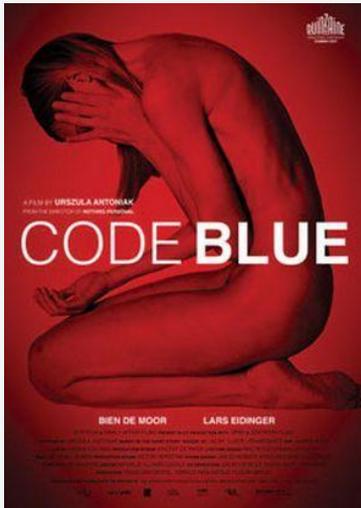
Le roman de Pierre Drieu La Rochelle **Le Feu Follet** a déjà inspiré Louis Malle en 1963, avec Maurice Ronet dans le rôle principal du film homonyme. Le livre décrit les pérégrinations d'un homme rongé par l'alcool et la drogue qui cherche en vain un sens à sa vie. Il n'a su ni garder ses amis ni la femme qu'il aimait, seule la mort lui sourit... Un livre nihiliste, un film qui l'est tout autant.

Anders, le héros de ***Oslo, 31.***

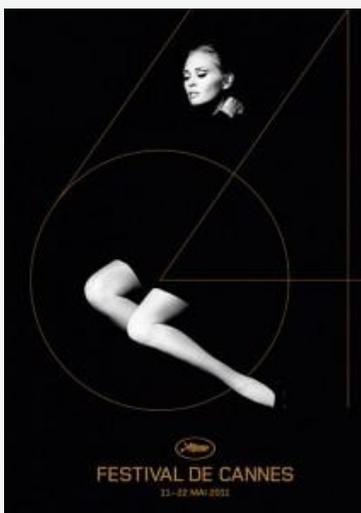
***August*** achève une cure de désintoxication. Anders est beau, intelligent, de famille aisée, il a tout pour réussir, il a tout raté, il a déçu tout le monde, lui le premier. Il est autorisé, ce 31 août, à aller en ville (Oslo), pour un entretien d'embauche. Il profite de la journée pour revoir des gens qu'il n'avait pas vus depuis longtemps. La journée touche à sa fin, Anders a revisité tous ceux qui ont fait partie de sa vie, la nuit peut tomber. Errance morne, cheminement dans l'angoisse et la désespérance, peut-être tournée d'adieu avant une fin planifiée (on voit Anders, dans une des premières scènes du film, se charger de pierres avant de s'immerger dans une rivière, puis en ressortir en suffoquant). Étrange et lugubre jour d'adieux, quelques touches d'émotion, errance baignée dans les très belles lumières de fin d'été.

**32. *Okhotnik /Le chasseur***, Bakur Bakuradze (UcR), France, Russie 2011

Avec un soupçon de musique, un dialogue et une intrigue minimalistes et des acteurs non-professionnels, le film dépeint la vie quotidienne d'Ivan Dounaev, propriétaire d'une modeste porcherie dans l'une des régions les moins peuplées du nord-ouest de la Russie. La journée d'Ivan commence à l'aube : nourrir les porcs, s'occuper de la comptabilité, des machines agricoles, de la découpe, du transport et de la vente de la viande au marché. Yvan vit avec son épouse, sa fille adolescente et son jeune fils. Il a deux passions : son fils Kolya, un garçonnet à qui il manque un bras, et la chasse. Pour échapper à une vie pourtant très tranquille et bien réglée, Ivan a besoin de la solitude au sein de la nature et vit sa routine, jusqu'au jour où deux nouvelles ouvrières débarquent dans sa propriété : Liouba et Raïa, des détenues de la colonie pénitentiaire voisine. Et sans même qu'Ivan s'en rende compte,



Marian (Bien de Moor) dans  
*Code Blue*



Faye Dunaway photographée  
par Jerry Schatzberg,  
Affiche de Cannes 2011

sa vie va se mettre à changer : il est attiré par l'une des auxiliaires, attirance d'ailleurs réciproque, mutique et intense. Ils se voient dans de miteuses chambres de motel, ou dans la voiture. Etreintes silencieuses et fortes. Comme s'ils cherchaient refuge chez l'autre.

Bakuradze, malgré son image très réaliste, nous dépeint un monde alternatif, utopique, différent de notre monde moderne trépidant, un monde calme dans lequel un homme est capable, sans mots, de donner beaucoup d'amour. Et pas seulement à sa famille et à sa maîtresse. Mais le rythme lent, les scènes qui durent, le calme figé qui règne dans tout le film sont favorables aux attaques de paupières. On se surprend trop souvent à tenter de comprendre sans comprendre. Dans la scène finale, on voit Ivan recharger son arme et tirer avec un seul bras, comme s'il était aussi manchot. Et son amante quitte la région. Point final.

### SECTION "QUINZAINE DES REALISATEURS" (1/20)

#### 33. *Code Blue*, Urszula Antoniak, Pays-Bas 2011

On active le Code Blue quand une personne a besoin d'être réanimée. Mais qui ici a le plus besoin de réanimation ? Les patients en phase terminale ? Ou Marian, sorte de zombie dépourvu de vie, étrange créature fascinée par la mort ? Quelque part (mais on ne sait où, ni quand), Marian, la quarantaine, solitaire et peu liante, est infirmière dans le service des soins palliatifs. Elle se dévoue à ses patients, douce, rassurante, une vraie sainte. Parfois, elle va jusqu'à délivrer les incurables de leurs souffrances en les aidant à s'endormir pour toujours. Peu causante, longue silhouette anguleuse vêtue de blanc, elle hante tel un fantôme cette antichambre de la mort. Sa vie intime est vide. Elle souffre peut-être de la soli-

tude, mais s'invente toutefois un amant et une fille pour ne pas être envahie par des âmes compatissantes. Elle vit au milieu de cartons dans un appartement aux murs nus et aux larges baies vitrées qui donnent sur un ciel généralement de plomb, un univers aussi froid et impersonnel que le mouiroir où elle travaille.

Un soir, alors qu'elle observe de sa fenêtre un viol perpétré dans un terrain vague, elle remarque un homme dans l'immeuble voisin qui en fait autant. Elle est fascinée par cet acte de voyeurisme et l'acte de non-assistance qu'ils partagent. (Encore plus bizarre : elle va récupérer le préservatif empli de sperme abandonné par les violeurs, et se barbouille les cuisses avec le contenu. Lesquelles sont lacérées...) Elle connaît cet homme de vue : on l'a vue respirer ses odeurs corporelles pendant un trajet en bus, et elle a, dans une vidéothèque, emprunté les cassettes qu'il venait de rendre (*Docteur Jivago* et un porno). Lorsqu'elle se retrouve face à l'homme dans une fête, elle l'entraîne chez elle. Mais cette rencontre tourne mal.

Pratiquement sans dialogues, avec un récit tout en ellipses et une intrigue minimaliste, le film parvient à nous infliger un malaise total. Le ton est étrange, entre le film d'horreur et le film brutalement réaliste, les décors nus nous suggèrent un univers alternatif, glacial, malsain, voire maudit.

### SECTION "CANNES CLASSICS"

#### 34. *Puzzle of a Downfall Child / Portrait d'une enfant déchue* (USA 1970), Jerry Schatzberg

Une femme encore jeune et belle, ancien top model, vit dans une maison isolée sur une plage. Elle se prête au jeu de l'interview avec un ami de longue date, Aaron, qui se propose de faire un film sur



Deux images tirées de  
*Gadkiy Utyonok*



elle. Elle raconte, réinvente son passé, butte sur des souvenirs pénibles, répète des mensonges ou avoue parfois la vérité. Elle revit ses excès, son addiction aux drogues, ses échecs et blessures, sa tentative de suicide. Elle parle des hommes qui comptèrent dans sa vie, Mark, un riche publiciste, dont elle fut très amoureuse, et qu'elle abandonna pourtant devant l'autel. Et Aaron lui-même, le photographe, l'ami fidèle toujours à ses côtés, qu'elle utilisait sans le voir. Il a fait sa vie, il est heureux désormais sans elle. Elle n'a personne. Faye Dunaway est magnifique dans ce récit de la grandeur et décadence d'une étoile dans le monde artificiel de la mode, récit qui a toujours ses accents de vérités, même s'il a pris de l'âge. L'affiche du 64<sup>e</sup> Festival, un splendide portrait noir-blanc de Faye Dunaway, croqué à l'époque par Jerry Schatzberg pour le film.

**35. *Hudutlarin Kanunu/La loi de la Frontière*** (Turquie 1966), Lutfi Ö. Akad

Le berger Hidir vit dans un pauvre village du sud-est de la Turquie, près de la frontière syrienne, au sein de terres arides, sableuses et pierreuses où hommes et bétail ont peine à trouver de quoi survivre. Et encore plus à recevoir une formation scolaire élémentaire. Hidir peine à nourrir sa famille, et à élever dignement son fils. Ne semblent s'en tirer que ceux, autour de lui, qui pratiquent des activités illicites. Mais la faim, la misère, les terres minées vont l'obliger à faire taire sa conscience. Le Seigneur et Protecteur de Hidir, impliqué dans un trafic de migrants, est soudainement tué. Hidir, qui a toujours essayé de rester du bon côté de la loi, se voit alors contraint de faire passer clandestinement un troupeau de moutons en Syrie. Au péril de sa vie et de la survie des siens. La copie neuve de ce film noir-blanc était d'une pauvre qualité. Le film avait été séquestré l'année de sa

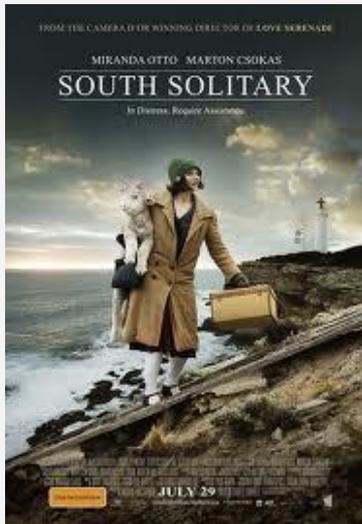
parution et a passé les cinquante dernières années dans des oubliettes administratives. C'est la première fois qu'il était montré en dehors de la Turquie, et Yilmaz Güney y tient le rôle principal, ce sont là les deux principaux intérêts de cette rareté retrouvée.

**MARCHE DU FILM**

**36. *Gadkiy Utyonok/The Ugly Duckling***, Garri Bardine, Russie 2010

A 69 ans, le Russe Garri Bardine a adapté le célèbre conte de Hans-Christian Andersen, **Le Vain Petit Canard**, pour le grand écran. Il a choisi ce conte pour sa "dimension sociale". "*Nous n'aimons pas ceux qui ne sont pas comme nous, ils nous dérangent, l'absence de tolérance est une maladie de la société moderne*", commente le réalisateur, à propos de l'exclusion du petit canard.

Bardine mêle dans son film deux techniques d'animation : la "claymation" (animation en pâte à modeler) et les marionnettes. Pour la musique, il a demandé à Sergueï Anachkine de revisiter **Le Lac aux Cygnes** et **Casse-Noisette** de Tchaïkovsky. On entend en outre des textes parodiques hilarants sur ce qui ressemble bien à un hymne national. Son **Gadkiy Utyonok** est une délicieuse et émouvante comédie musicale qui se déroule dans une basse-cour entourée d'une palissade, où les volailles de tous genres cohabitent tant bien que mal. Un jour, le coq découvre de l'autre côté des barrières un énorme oeuf qu'il glisse subrepticement parmi ceux de sa compagne (sans doute dans l'idée : le mien est le plus gros ...). Mais la créature qui en émerge ne ressemble à aucun habitant de la basse-cour ! Rejeté, ostracisé, humilié, le volatile tente sans succès de se faire accepter. Jusqu'à ce qu'il se transforme en un cygne majestueux. Les partitions musicales sont parfois grotesques et désopilantes (chants



Vue aérienne de  
*South Solitary*



Lorraine Kodeih dans  
*My Last Valentine in Beirut*

patriotiques), parfois tristes et émouvantes (lorsque le petit paria chante sa solitude et sa détresse). Un ver de terre fait la liaison comique entre les épisodes et les protagonistes. **Gadkly Utyonok** se gausse du nationalisme creux, des tirades patriotiques, des pompeux ténors de la politique, de la lâcheté et de l'égoïsme à peine dissimulés sous de beaux slogans d'une société raciste et xénophobe. Le coq incapable de coquer sans avoir gobé un oeuf rappelle fâcheusement Chronos (Saturne) dévorant ses propres enfants pour préserver son pouvoir. Bardine filme les scènes patriotiques à la manière pompeuse du cinéma de propagande. Dans ce contexte, le petit canard fait penser à un pauvre immigré qui, en dépit de toute sa bonne volonté, ne parvient jamais à se faire accepter. Un excellent film d'animation qui n'a malheureusement pas trouvé acquéreur en Suisse. Et pourtant, au Festival de Locarno 2010, il avait été applaudi à tout rompre sur la Piazza Grande.

**37. *South Solitary*, Shirley Barrett, Australie 2010**

1928. Une petite embarcation secouée par les vagues se rapproche de South Solitary, un îlot au large de Coffs Harbour, au sud-est de l'Australie (New South Wales). À bord, Meredith (Miranda Otto) serrant contre elle un agneau et s'efforçant de garder le moral (« *I must try to remain cheerful* »), son vieil oncle luttant contre le mal de mer, un nocher, et des bagages. Oncle et nièce viennent s'établir sur cette île battue par les vents et les tempêtes : il est responsable du phare, elle prendra soin du ménage. Meredith serait-elle punie, enfermée dans ce purgatoire (c'est le nom des phares installés sur une île proche du continent ... le phare en haute mer a pour nom "enfer") ? De l'île, on ne peut communiquer avec le continent que par pigeons voyageurs (et

encore faut-il que ces volatiles soient décidés à s'envoler !). Sur l'île, en tout et pour tout, deux hommes qui s'occupent du phare, et la famille de l'un d'eux.

Meredith a 35 ans, elle a perdu fiancé et enfant, vieille fille abîmée par la vie. Sevrée d'amour, elle se laisse bientôt séduire - malgré la sévère surveillance de son oncle - par Stanley, le gardien qui a assuré l'intérim depuis le suicide du précédent responsable, jusqu'à l'arrivée de George Wadsworth (l'oncle). Mais Stanley est marié, et sa femme, ulcérée, hâte leur départ. La vie s'organise, plutôt mal que bien, et bientôt, Meredith se retrouve seule sur l'île, avec Fleet, un soldat réformé de la Grande Guerre, misanthrope, mutique et sauvage, aide-gardien depuis la fin des années 1910. Étonnamment, il semble s'être accommodé de son exil et de la solitude sur l'île.

Pas de véritable happy ending dans cette romance gothique entre une femme perdue et un homme dont le coeur semble de glace, au sein d'une nature hostile. La lenteur pesante du récit souligne le sentiment de solitude et d'aliénation que peut générer un rocher perdu au milieu des eaux.

C'est à South Solitary qu'a été construit le premier phare à kérosène en 1880. Il a été exploité jusqu'en 1975, année où il a été automatisé. De nos jours, on ne peut atteindre l'île que par hélicoptère, et selon la météo, ce n'est pas sans danger. La réalisatrice a prudemment tourné dans les phares de Cape Nelson et Cape Otway, tous les deux sur le continent, dans l'état de Victoria.

**38. *My Last Valentine in Beirut*, Salim El Turk, Liban 2011, 3D**

Trois longs métrages libanais à Cannes cette année : **Et maintenant on va où ?** (sélectionné pour "Un Certain Regard") de Nadine

Labaki (dont on a vu **Caramel** en 2007), **Out Loud** de Sarnar Daboul, et surtout le premier film arabe réalisé en 3D: **My Last Valentine in Beirut**, de Salim El Turk. Le film annonce une histoire touchante inspirée de faits réels de la vie d'une prostituée. La comédienne qui interprète la prostituée se confessant à la caméra ne nous laisse jamais oublier qu'elle joue un rôle : elle nous promène dans son rôle comme un guide. Juliette nous raconte ce qu'est sa vie dans la société orientale, ce qu'elle aurait pu être (par exemple avec des amis qui ne sauraient pas ce qu'elle est) et nous assistons à ses derniers jours avant son suicide, motivé par un cancer incurable. Mais il ne faut surtout pas attendrir le spectateur,

semble-t-il. On l'entend appeler le numéro d'urgence pour candidats au suicide, et on comprend que selon le genre de suicide (corde, poison, arme à feu, etc.) il faut presser le 1, le 2. Et s'il y a de jolies pointes dans certains dialogues (les spectateurs maîtrisant l'arabe riaient souvent), elles ne sont pas arrivées jusqu'aux sous-titres. La comédienne se raconte dans les décors à la fois sombres, surchargés et clinquants des cabarets où elle travaille, le maquillage est lourd, les échancrures profondes, et cela s'arrête là. Le film raconte la prostitution, ne la montre jamais. Les plans sont tous trop longs, le drame de Juliette n'est rien de plus qu'une mise en scène filmée en 3D.

---

### Post Scriptum :

Ce fut une très bonne année, avec une sélection en compétition qui comptait une majorité de bons et même très bons films. Nous sommes particulièrement heureux des distinctions gagnées par **This Must Be the Place**, de Paolo Sorrentino, **Polisse** de Maïwenn, **Hearat Shulayim** de Joseph Cedar, **Le Gamin au Vélo** des Frères Dardenne et **La Piel que habito** de Pedro Almodovar.

Ajoutons qu'à notre sens, les qualités de **The Artist** d'Hazanavicius, **We Need to Talk About Kevin** de Ramsay, **Michael** de Markus Schleinzer, **Ichimei** de Takashi Miike et **La Source des Femmes** de Radu Mihaileanu n'ont pas été pleinement reconnues, en particulier celles des deux derniers cités qui n'ont obtenu aucune distinction. Mais le nombre de titres cités le prouve : 2011 fut une très bonne cuvée, le choix était trop vaste. Que 2012 soit à la hauteur de 2011!

---

### Pour en savoir plus :

Le site du Festival de Cannes :

<http://www.festival-cannes.com/fr.html>

---

Suzanne Déglon Scholer enseignante, chargée de communication de Promo-Film EcoleS, fondatrice de la TRIBUne des Jeunes Cinéphiles, mai 2011 / "Droits d'auteur : Licence Creative Commons":  
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>

